

## SOUPE À LA GRIMACE

— Je ne veux plus jamais entendre dire que le changement a du bon, soupirai-je en touillant ma soupe de nouilles lyophilisées. J'ai vraiment du mal à voir le positif dans ce qui m'arrive.

Je levai le nez de mon bouillon fadasse et regardai par la vitrine de l'autre côté de la rue. Quelques jours plus tôt, un nouveau restaurant avait ouvert à la place de celui de M. Lee, la cantine vietnamienne que j'aimais tant, et je n'arrivais pas à digérer cet affront. Car au lieu de m'attabler devant la bonne soupe de nouilles de M. Lee, je me voyais désormais obligée de déjeuner dans l'arrière-boutique de Brigitte, la fleuriste pour qui je travaillais.

— Isabelle, le changement n'est pas mauvais en soi, répondit-elle en arrangeant un bouquet de callas multicolores. Tu n'as qu'à traverser la rue et essayer ce restaurant, le Thiel. Tu y trouveras peut-être ton bonheur.

— Mais c'est M. Lee que je veux ! Et puis ce restaurant a l'air bobo et hors de prix.

Brigitte soupira.

— Vingt-sept ans, ce n'est pas un âge pour se cramponner à ce point à ses petites habitudes. Un peu de spontanéité !

Ce n'était pas la première fois que Brigitte me disait ça, car elle faisait partie des gens qui ne supportent pas la routine. Mais moi, les habitudes me rassuraient, je trouvais le monde trop imprévisible et chaotique pour réussir à me passer de repères. Je n'aimais pas me laisser porter, je préférais tout prévoir et, de mon point de vue, ce n'était absolument pas une question d'âge. Et puis, je savais me montrer spontanée, j'avais déjà fait des choses un peu folles, comme...

Enfin bref, tout ça pour dire que je tenais à mes petites habitudes et je n'aimais pas le changement. Mon travail dans la boutique de Brigitte, par exemple. J'aimais les fleurs, j'aimais ce lieu, j'aimais Brigitte et j'espérais prendre sa suite quand elle déciderait de partir à la retraite. J'économisais dans ce but et la pensée que mon nom serait un jour sur l'enseigne suffisait à me donner le sourire. Je tenais également à mes petits rituels, comme le premier café du matin que je buvais à la fenêtre de ma cuisine en regardant Emre, du kiosque d'en face, réceptionner sa livraison de journaux. Ou encore ma série préférée, *Amour! Amour! Amour!*, dont je ne ratais pas un épisode. Et bien sûr ma pause déjeuner chez ce bon vieux M. Lee. Pendant onze ans, je m'étais régalée avec ce qu'il appelait son « plat du jour », une immuable soupe de nouilles. Malheureusement, durant toutes ces années, j'avais été la seule cliente, ce qui expliquait sans doute pourquoi il avait fini par mettre la clé sous la porte.

La mort dans l'âme, je pris une autre cuillerée de mes nouilles lyophilisées. Pouah, quelle horreur! Ce ne serait jamais pire au Thiel. Je jetai le fond de mon bol à la poubelle, me campai derrière la vitrine et observai la devanture du restaurant. Il y avait toujours du monde en terrasse, on devait donc y manger correctement. Peut-être même que j'y trouverais une soupe du jour. Et puis... le nouveau gérant avait-il pensé à la décoration de sa salle? Depuis l'ouverture d'un deuxième fleuriste au coin de la rue quelques mois plus tôt, les gens avaient tendance à délaisser notre boutique. Fidéliser un nouveau client ne pourrait pas nous faire de mal.

— Très bien, j'y vais, annonçai-je sans hésiter davantage.

Brigitte en laissa tomber son bouquet.

— Tu es sérieuse?

— Bien sûr, tu vois que je peux être spontanée. Et puis si ce resto n'est pas bon, je pourrai le critiquer en connaissance de cause. J'en profiterai aussi pour demander au gérant s'il a besoin de fleurs pour décorer sa salle.

— Oui, super idée! Alors bonne chance et bon appétit.

Je pris mon sac, traversai la rue et longuai lentement la terrasse, histoire de loucher dans l'assiette des clients : beaucoup de légumes, des pâtes et un peu de viande saignante par-ci par-là. Je fronçai le nez : mes soupçons se confirmaient. Ensuite, je lus l'ardoise à l'entrée, où figuraient les plats du jour. Pas de soupe, alors pourquoi me donner cette peine ? Sauf que je venais de me vanter de ma spontanéité auprès de Brigitte et que c'était l'occasion de nous faire connaître auprès d'un nouveau client. Je pris mon courage à deux mains, franchis le seuil et m'arrêtai net. Tout avait changé depuis M. Lee ! Trois des murs étaient beige crème, celui du fond, rouge foncé, et un lustre en bouteilles de vin était suspendu au plafond. Partout, des photos montraient des vues célèbres de Hambourg, comme le navire-musée *Rickmer Rickmers*, les docks ou encore l'avenue de la Grosse Freiheit, dans le quartier rouge. Et même si la quinzième de tables n'était pas assortie aux chaises, l'ensemble formait un tout harmonieux. Finalement, ce restaurant n'était pas particulièrement bobo, plutôt cosy et convivial – le genre d'établissement où je me sentais à l'aise, même si j'avais du mal à l'admettre. Il fallait toutefois revoir la décoration des tables, réduite au strict minimum avec une salière et une poivrière. Ce lieu manquait manifestement d'un fleuriste attitré.

— Bonjour !

Une jolie serveuse m'aborda avec un grand sourire.

— Je m'appelle Anne, bienvenue au Thiel. Tu peux t'asseoir où tu veux à l'intérieur. Malheureusement, toute la terrasse est occupée.

— À vrai dire, je me demandais seulement si...

— Tu peux te mettre là, m'interrompt Anne en désignant une table pour deux. Sauf si tu préfères près de la fenêtre ?

Elle me fit signe de la suivre et tira une chaise.

— C'est plus sympa ici et tu profiteras quand même de la vue. Il fait beau, hein ? J'adore l'été, pas toi ?

Je m'installai, complètement prise au dépourvu.

— Si, si, moi aussi. Merci. Mais à vrai dire, je voulais juste savoir si vous proposiez une soupe du jour.

— Non, désolée. Les plats qu'on sert ce midi sont écrits là-bas, sur l'ardoise. Il n'y a pas de soupe au menu cette semaine, mais tu vas te régaler avec ce qu'on propose! Je te sers quelque chose à boire?

Et zut. Mais je n'allais pas déclarer forfait si vite, on pourrait peut-être me préparer quelque chose qui, techniquement, ressemblerait à une soupe. Étant donné que le restaurant venait d'ouvrir, le chef devait veiller à satisfaire ses clients.

— Oui, j'aimerais un jus de rhubarbe.

Anne nota ma commande sur son bloc. Je la retins alors qu'elle allait repartir.

— Attends, est-ce que ce serait possible d'avoir la soupe que vous servez le soir?

Elle plissa le front.

— Hum... Je te conseille plutôt les asperges, elles sont délicieuses. Ou sinon les pâtes aux blettes! J'en fais le meilleur pesto du monde. Je peux aussi te proposer la salade aux aiguillettes de bœuf. Par ce temps, c'est peut-être plus sympa qu'un plat chaud.

Elle était si gentille et empressée que j'avais honte, mais les faits étaient là: je n'avais aucune envie de manger des blettes, je détestais les asperges, et les aiguillettes saignantes que j'avais vues dans les assiettes des clients en terrasse ne m'inspiraient pas du tout! J'aurais dû m'en douter. La traditionnelle soupe vietnamienne aux nouilles du midi, c'était terminé! À quoi bon prendre une pause déjeuner, désormais? Oh, monsieur Lee, comment avez-vous pu m'abandonner?

— Pourquoi pas, mais... Avant, c'était un restaurant vietnamien ici et il y avait toujours une soupe du jour. J'ai déjeuné ici tous les midis pendant onze ans, tu comprends? Tous les midis! Pendant onze ans! Enfin...

Je m'interrompis, consciente d'étaler ma détresse au grand jour.

— Une petite soupe, c'est rapide à préparer, non? Tu penses que c'est possible?

Anne, perplexe, me dévisagea pendant quelques secondes puis répondit d'une voix douce, comme si elle s'adressait à un cheval nerveux sur le point de s'emballer :

— Je vais voir en cuisine ce qu'il est possible de faire pour toi. Mais d'abord, je t'apporte un bon jus de rhubarbe. Ça te va ?

C'était certain, elle me prenait pour une folle. Je hochai la tête.

— Oui, merci beaucoup.

Alors qu'Anne s'éloignait, je l'imaginai s'emparer d'un mégaphone et crier : « Salle à cuisine, salle à cuisine, on a une urgence à la table sept ! Je répète : une urgence à la table sept ! » Elle disparut derrière les portes battantes et revint quelques instants plus tard, le sourire aux lèvres.

— Tu sais quoi ? Lukas propose de te préparer soit un bon potage de blettes accompagné de chips au parmesan, soit la soupe de poisson du soir, comme tu préfères.

Oh là là, c'était de pire en pire !

— C'est gentil, mais je n'aime ni les blettes ni le poisson. Tant pis, je...

— Non, attends ! s'écria Anne, craignant certainement que je laisse une critique assassine sur Internet. Je vais chercher Lukas pour que tu voies directement avec lui, d'accord ?

Elle disparut à nouveau et revint avec un jeune homme blond aux yeux verts, la vingtaine, qui portait une veste de cuisine noire.

— Bonjour, dit-il d'un ton un peu sec. Alors, si tu n'aimes ni les blettes ni le poisson, qu'est-ce que tu dirais d'un velouté d'asperges ?

Ma bonne volonté en prit encore un coup. Ce restaurant commençait vraiment à me taper sur les nerfs.

— Je n'aime pas les asperges non plus, désolée.

— Dans ce cas...

— Une soupe vietnamienne aux nouilles, ce serait super. Et tant pis si elle n'est pas authentique à cent pour cent.

Lukas haussa un sourcil.

— Euh... Je vais chercher le chef, répondit-il avant de disparaître derrière les portes battantes.

Bonne idée! Après avoir fait part de mes réclamations auprès du patron en personne, je lui proposerais mes services de fleuriste.

— C'est toi, la cliente difficile?

J'étais tellement occupée à imaginer le gérant en mafieux, chemise ouverte sur la poitrine et chaîne en or, que je ne vis pas Lukas ressortir de la cuisine avec le chef. Je levai brusquement la tête. Un homme brun d'une trentaine d'années, lui aussi vêtu d'une veste de cuisine noire, se tenait devant moi.

— Bonjour, je m'appelle Jens Thiel.

— Isabelle Wagner, répondis-je en serrant machinalement la main qu'il me tendait.

— Isabelle, enchanté de faire ta connaissance.

Il se laissa tomber sur la chaise en face de moi et poussa un léger grognement.

— En temps normal, je ne prends pas le temps de venir discuter avec les clients, mais tu n'y es pour rien si ma responsable de salle et mon sous-chef ne trouvent pas de solution à ton... hum, à ton problème. Si j'ai bien compris, tu voudrais une soupe.

Tandis que j'acquiesçais, Anne posa un grand verre de jus de rhubarbe devant moi.

— Et voici.

— Merci.

J'attendis qu'elle reparte, mais elle resta pour observer la scène.

— Résumons, reprit Jens. Lukas t'a proposé trois alternatives, mais aucune ne te convient et tu as réclamé une soupe vietnamienne, c'est bien ça?

— Non, j'ai *suggéré* une soupe de nouilles, en précisant que je ferais avec si elle n'était pas authentique à cent pour cent. Je tiens à rappeler qu'avant, ce restaurant était une excellente cantine où on servait une délicieuse soupe de nouilles.

Jens Thiel éclata de rire.

— Ah oui, M. Lee, le fameux. Tu as eu déjà l'occasion de jeter un œil dans sa cuisine ?

— Non, pourquoi ?

— Oh, pour rien.

Je faillis insister, mais il valait certainement mieux que je n'en sache pas plus.

— Toujours est-il que je travaille à la boutique d'en face et qu'à midi, j'ai toujours pris le plat du jour de M. Lee. Une soupe de nouilles, donc.

— Depuis onze ans, précisa Anne.

— En effet. Aussi étrange que ça puisse paraître, c'est ce que je mange à chaque déjeuner.

Jens s'efforçait de garder son sérieux, mais l'étincelle d'amusement dans son regard en disait long.

— Je comprends, répondit-il. La soupe occupe une place essentielle dans ta vie.

— Exactement, et je ne vois pas ce qui vous empêche de m'en préparer une. Il faut savoir faire preuve de souplesse.

Jens ricana.

— Ah oui ?

— Oui, poursuivis-je sans me laisser décontenancer. Moi, par exemple, je n'aime pas trop les roses. Mais si tu viens dans ma boutique pour acheter un bouquet de roses, je ne vais pas refuser de te servir, vu que le client est roi. Tu comprends ?

— Non, il ne comprend pas, intervint Anne. Jens n'a jamais offert de fleurs à qui que ce soit de toute sa vie, encore moins des roses. Même pas à sa femme.

Quoi, il était marié ? La pauvre !

— Tu as tout à fait raison, me dit Jens en ignorant le commentaire d'Anne. Le client est roi et je dois faire preuve de souplesse. Encore mieux, je vais supprimer le menu pour que chacun puisse commander ce dont il a envie : un burger bio, vegan et sans gluten, une crème brûlée sans lactose, une soupe de nouilles ou que sais-je encore. Très bien, reine Isabelle, vos désirs sont des ordres.

Je restai interloquée quelques instants avant de me ressaisir.

— Merci beaucoup, c'est très aimable de ta part.

Jens hoch la tête.

— Bien. Et comme toi, tu sais faire preuve de souplesse aussi, tu vas trouver un chef qui s'occupera des autres clients pendant que je file à l'épicerie asiatique acheter les ingrédients et préparer ton plat. Mais tu vas devoir patienter avant de manger, parce qu'il faut compter environ six heures de cuisson pour une vraie bonne soupe vietnamienne aux nouilles.

Ce type ne manquait pas de toupet!

— Au risque de me répéter, tant pis si la soupe n'est pas authentique à cent pour cent!

— Et le velouté d'asperges, le potage de blettes et la soupe de poisson ne te conviennent pas?

— Non, je ne mange rien de tout ça.

— Et pourquoi pas?

— Parce que je n'aime pas.

— Et tu dirais quoi d'une assiette creuse remplie d'eau?

— Très bien. Ajoutes-y un cube de bouillon, quelques nouilles et on n'en parle plus.

L'indignation se lut sur le visage de Jens, comme si je venais de me livrer à une apologie de Ben Laden.

— Si ton horizon culinaire se limite au bouillon en cube et à la soupe de M. Lee, je ne suis pas étonné que tu...

— Et voilà, tu recommences! l'interrompis-je. J'ai un très bon séminaire sur la relation client à te conseiller, on dirait que tu en as bien besoin. Le client a toujours raison. Encore une fois, c'est comme si je critiquais le gens qui aiment les roses.

Bon, ça m'arrive, mais je m'y prends avec subtilité, ajoutai-je en silence.

— Tu es obsédée par la soupe et les roses, ma parole, maugré Jens. Il y a quelque chose qui cloche chez toi.

Anne, gênée, s'éclaircit la voix.

— Allez, soyez sympas et faites la paix, d'accord? Jens, Lukas doit être débordé en cuisine.

Je virai à l'écarlate, tandis que Jens affichait une mine déconfite. Il prit une profonde inspiration et se passa une main dans les cheveux.



— Excuse-moi, je suis stressé et tu n'y es pour rien. Je n'aurais pas dû me défouler sur toi comme ça.

— Quant à moi, j'aurais pu m'abstenir de ma petite pique sur le séminaire, répondis-je d'une toute petite voix.

Anna sourit et partit servir les autres tables.

— C'est surtout le coup du cube de bouillon qui était vexant, dit Jens en se levant. Bon, voici ce que je te propose : aujourd'hui, tu bouscules tes habitudes et tu manges non pas une soupe, mais des pâtes au pesto de blettes. Tu vas aimer, crois-moi.

Je le regardai avec méfiance.

— Pourquoi je te croirais ? Je ne te connais pas.

— Eh ben, lance-toi. Mon sens de la relation client laisse peut-être à désirer, mais je suis vrai un cordon-bleu. Allez, fais-moi confiance.

Je faillis lui répondre que le midi, c'était une soupe sinon rien, que j'avais une idée assez précise de l'endroit où il pouvait mettre son pesto aux blettes, mais une petite voix me chuchota : « Pense à la boutique. Évite de te mettre ce type à dos ! »

— Très bien, finis-je par répondre. J'ai l'impression d'être une bête sauvage qu'on tente d'appivoiser par la nourriture, mais peu importe.

— Super. Bon, il faut que j'y retourne.

À peine dix minutes plus tard, à ma grande surprise, ce fut non pas Anne mais Jens en personne qui vint m'apporter une assiette de pâtes gigantesque. Il la posa devant moi en disant « Madame est servie » et guetta ma réaction. Zut, moi qui m'attendais à une minuscule portion dont je pourrais me débarrasser discrètement, pour ensuite prétendre que oui, oui, je m'étais régalée... Enfin, je devais reconnaître qu'à première vue, le pesto accompagné de tomates cerises et de pignons de pin grillés était appétissant.

— Si tu continues à regarder ton plat, il va refroidir.

J'enroulai quelques pâtes autour de ma fourchette.

— Ça sent très bon.

En réalité, mon nez était dépassé par cette multitude de senteurs et d'arômes, entre l'ail, le parmesan, l'huile d'olive et surtout cette odeur forte et inhabituelle de blettes.

— Il est joliment décoré, ton resto, dis-je pour retarder le moment de goûter.

Jens me regarda d'un air perplexe.

— Euh... merci.

— Je t'en prie. Les photos me plaisent beaucoup, et ce lustre ! C'est toi qui l'as fabriqué ?

— Non, un copain.

— Ah, d'accord. Très cool.

Jens commençait à perdre patience.

— Vas-y, goûte.

— Je trouve quand même que ça manque un peu de décoration, dis-je en désignant le centre de la table avec ma fourchette pleine. Je verrais bien des bougies, des photophores, des fleurs...

— Des fleurs ? Je vois où tu veux en venir, et je suppose que ta boutique vient à point nommé.

— Ce n'est pas *ma* boutique à strictement parler, mais oui, tout à fait.

Je reposai ma fourchette.

— Je suis spécialisée dans la décoration de mariages et d'obsèques, et mes clients sont toujours très...

— Possible, mais il n'y aura ni mariage ni obsèques ici, et il est hors de question que tes pots de fleurs kitsch empestent ma salle et gâchent le repas de mes clients.

— Tu pourrais passer à la boutique, au moins par politesse.

— Et toi, tu pourrais goûter mon plat, au moins par politesse, rétorqua Jens.

— Je t'ai dit que je n'aimais pas les blettes !

— Et moi, je déteste les fleurs !

Dans ma tête retentit la célèbre ouverture de la symphonie n° 5 de Beethoven : Dadadadaaaa Dadadadaaaa. Il *détestait* les fleurs ? C'était le pompon ! Je sortis un billet de dix euros de mon portefeuille et le plaquai sur la table.

— Je ne perds pas mon temps avec les gens comme toi. C'est vrai, comment peut-on détester les fleurs ?

— Et comment peut-on ne pas manger de blettes ?

— Je suis sûre qu'elles ne sont même pas bio.

En voyant Jens plisser les yeux, je compris que j'avais fait mouche. Avant qu'il n'ait le temps de répliquer, je tournai les talons et sortis de cet établissement où on prenait les gens de haut. Bonne chance à Jens avec son restaurant lugubre et son pesto aux blettes ridicule. Il n'était pas près de me revoir !

— Eh bien, tu es restée longtemps, dit Brigitte. Tu as aimé ?

— J'en ai l'air ?

J'envoyai valser mon sac sous l'établi et entrepris d'ôter les épines d'une brassée de roses.

— Pas de soupe, je suppose ?

— Non, et en plus môssieur le chef cuisinier Jens Thiel a voulu me forcer à manger du pesto aux *blettes*. Et il a refusé ma proposition de décoration pour son restaurant parce que, tiens-toi bien, il *déteste* les fleurs ! J'ai insisté, mais ce type est complètement borné !

— Dommage pour notre carnet de commandes.

Sans ménagement, je posai sur l'établi la rose dont je venais de m'occuper et saisis la suivante.

— On n'est pas à un client près, j'espère.

— Bien sûr que non, s'empressa de répondre Brigitte.

— En tout cas, il peut compter sur moi pour pourrir son restaurant sur Internet et dans toute la ville !

Je savais que je n'en arriverais pas là, mais je souris en imaginant les commentaires assassins auxquels j'aurais pu me livrer. S'ensuivit une après-midi tellement chargée que l'échange d'amabilités avec Jens Thiel me sortit complètement de la tête.

À 19 heures, Brigitte rangea le récapitulatif des recettes du jour dans un tiroir.

— Allez, on ferme. Tu veux dîner avec nous ?

— Désolée, je ne peux pas ce soir.

Pourtant, je n'aurais pas été contre un repas à la bonne franquette avec Brigitte et son mari, Dieter. Ils avaient deux filles qui avaient quitté la maison et je savais qu'elles leur manquaient terriblement.

— Maman m'a appelée, il y a un problème avec le rhododendron de papa, expliquai-je en détachant l'antivol de mon vélo. Je préfère aller voir.

— Alors passe le bonjour au rhododendron.

J'enfourchai mon vélo et me mis en route. Par cette belle soirée de juin, il y avait du monde dans les rues de Hambourg. La boutique de Brigitte, comme mon appartement, se situait à Winterhude, un quartier vivant et de plus en plus couru où les magasins design, les cafés et les restaurants remplaçaient peu à peu les petits commerçants, faisant s'envoler les loyers par la même occasion. D'ailleurs, Kathi, ma meilleure amie, m'avait plusieurs fois mise en garde contre le nouveau fleuriste nettement plus branché qui avait ouvert au coin de la rue et qui semblait plaire aux habitants du quartier. Seulement Brigitte tenait à son concept local et accessible. Je la comprenais, d'ailleurs j'aimais sa boutique telle qu'elle était, mais j'avais parfois peur que Kathi ait raison et qu'un jour, nous nous en mordions les doigts.

Isa, ne gâche pas cette belle soirée avec tes idées noires, pensai-je, les cheveux au vent. J'adorais cette saison, la chaleur du soleil sur ma peau, le vert intense et soutenu des feuillages, le parfum des rhododendrons et des hortensias en fleurs. Arrivée au cimetière d'Ohlsdorf, je mis pied à terre et poussai mon vélo jusqu'au fond du cimetière.

— Comme on dit, tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, hein papa? dis-je en m'arrêtant devant une pierre tombale baignée de soleil. Oh, pardon, ce n'était pas très malin.

À vrai dire, je n'avais pas à m'excuser car mon père, un homme très bien, ne se serait pas offusqué. Je ne l'avais pas connu, mais ma mère m'avait toujours beaucoup parlé de lui. Elle m'avait confié l'entretien de sa tombe lorsque j'avais

commencé ma formation de fleuriste. Depuis, je venais m'en occuper tous les jeudis soir.

— Il paraît que tu as un problème avec ton rhododendron? murmurai-je en sortant des outils de jardinage. Alors, voyons voir...

J'examinai l'arbuste que j'avais planté six ans plus tôt et découvris des taches brunes sur les feuilles, ainsi que des branches et des bourgeons desséchés. Certainement un champignon, mais lequel? Par pitié, pas cette horreur qui décimait les chênes aux États-Unis! D'après un article que j'avais lu récemment, des cas avaient été signalés dans le nord de l'Allemagne et...

— Salut, Isabelle.

Une voix derrière moi m'arracha à mon scénario catastrophe. Je me retournai et vis Tom, un jeune jardinier qui m'avait déjà prodigué quelques conseils. C'était le ciel qui me l'envoyait.

— Tout va bien?

— Non! Tu peux venir voir?

Tom posa sa brouette pleine de déchets de jardin dans l'allée et approcha.

Je désignai le rhododendron.

— Regarde, un champignon! Ce n'est quand même pas un *Phytophthora ramorum*?

Tom se pencha pour examiner l'arbuste de plus près.

— Non, c'est un champignon tout ce qu'il y a de plus commun.

— Comment tu peux en être aussi sûr? Il ne vaudrait pas mieux prélever un échantillon, l'envoyer au laboratoire, peut-être alerter les autorités sanitaires et...

— Tout simplement parce qu'il n'y a pas de *Phytophthora ramorum* dans la région. Crois-moi, si ce champignon avait infesté mon cimetière, je le saurais.

Tel un shérif dans un vieux western, il prit la cigarette calée derrière son oreille et l'alluma.

— Coupe les branches mortes, traite le reste au fongicide et ton rhododendron repartira.

Je poussai un soupir de soulagement, cela m'aurait fendu le cœur de devoir arracher cet arbuste, que j'avais choisi avec soin et vu pousser.

— Bonne nouvelle! m'exclamai-je avec un grand sourire.

Tom tira longuement sur sa cigarette.

— Je peux m'en occuper demain si tu veux.

— C'est vrai?

— Bien sûr. Au fait, jolie coiffure.

— Oh.

J'écartai avec coquetterie une mèche de mon front.

— Ça fait un moment que je ne suis pas allée chez le coiffeur, mais merci quand même.

— Hum, je pensais... Ça te dirait qu'on dîne ensemble?

Hou là, ce n'était pas un peu bizarre de lancer ce genre d'invitation dans un cimetière? Cela dit, Tom n'avait pas trop le choix, nous ne nous croisons jamais en ville. Il s'y connaissait en plantes, il était gentil, serviable et plutôt pas mal, pour ne rien gâcher. Alors pourquoi pas?

— Bien sûr, avec plaisir.

— Cool.

Il écrasa sa cigarette du bout du pied et jeta le mégot dans sa brouette.

— OK, je t'appelle. Et demain, je traite ton rhododendron.

— Merci, Tom, c'est super sympa.

Après avoir pris mon numéro, il repartit en poussant sa brouette.

J'arrachai quelques mauvaises herbes et arrosai les plantes, aussi bien sur la tombe de mon père que sur celle de son voisin, un certain Walter Fritzschnier. «Toujours aimé, jamais oublié», disait l'épithaphe. Et pourtant, la tombe était laissée complètement à l'abandon. C'était plus fort que moi, il fallait que je m'en occupe.

Une heure plus tard, je montai les cinq étages qui menaient sous les toits. J'envoyai valser mes ballerines, ouvris la fenêtre en grand et me préparai un thé glacé. Mon

appartement était minuscule mais je l'adorais, c'était mon petit cocon. Le vieux parquet grinçait sous mes pas, j'avais choisi une couleur différente pour les murs de chaque pièce et je pouvais observer la vie de la rue depuis le petit balcon de ma cuisine.

Une fois confortablement installée dans mon canapé, j'allumai mon ordinateur portable et m'installai devant le replay du dernier épisode d'*Amour! Amour! Amour!* que j'avais raté pour cause de visite au cimetière. Je fus très vite captivée par l'histoire de Lara et Pascal, qui se tournaient autour depuis à peu près cinq cent soixante-dix-huit épisodes sans réussir à exprimer clairement leurs sentiments. Comment pouvait-on être aussi empoté? Quand on rencontrait le grand amour, on le savait tout de suite. Mes parents, par exemple, qui s'étaient rencontrés dans une boîte de nuit de Hambourg. En dansant sur de la musique des années 1980, ma mère avait trébuché, un homme l'avait rattrapée au vol, ils s'étaient regardés et... boum, le coup de foudre!

Moi, j'attendais ce « boum » depuis vingt-sept ans, trois ruptures et à peu près dix mille rencards. Je n'avais malheureusement pas eu le coup de foudre pour Tom, du cimetière. Cependant, aimer le romantisme n'empêchait pas d'avoir un peu les pieds sur terre. Tom était gentil, il méritait que je lui laisse une chance.

Mon regard se posa sur le vase à petits bonheurs posé sur une étagère, à côté d'une photo de mon père. Kathi me l'avait offert pour mon anniversaire avec un bloc de papiers colorés en me disant: « À partir d'aujourd'hui, tu noteras chaque petit instant de bonheur sur un papier que tu mettras dans ce vase. Dans un an, tu les reliras tous et tu verras que la vie n'est pas si moche. » Je venais de me séparer de mon copain de l'époque et je traversais une période difficile. Depuis, je m'y tenais et j'avais hâte de relire tous ces petits papiers en octobre, pour mon vingt-huitième anniversaire. J'avais retenu deux instants de bonheurs pour aujourd'hui. Sur un papier jaune, j'écrivis: « Le rhododendron de papa

a été attaqué par un champignon, mais ce n'est pas le *Phytophthora ramorum*. Plus de peur que de mal!» Puis je pris un papier bleu. «Tom m'a invitée à sortir alors qu'on était au cimetière. Un peu bizarre mais flatteur.» Je déposai les papiers dans le vase et le rangeai sur l'étagère.